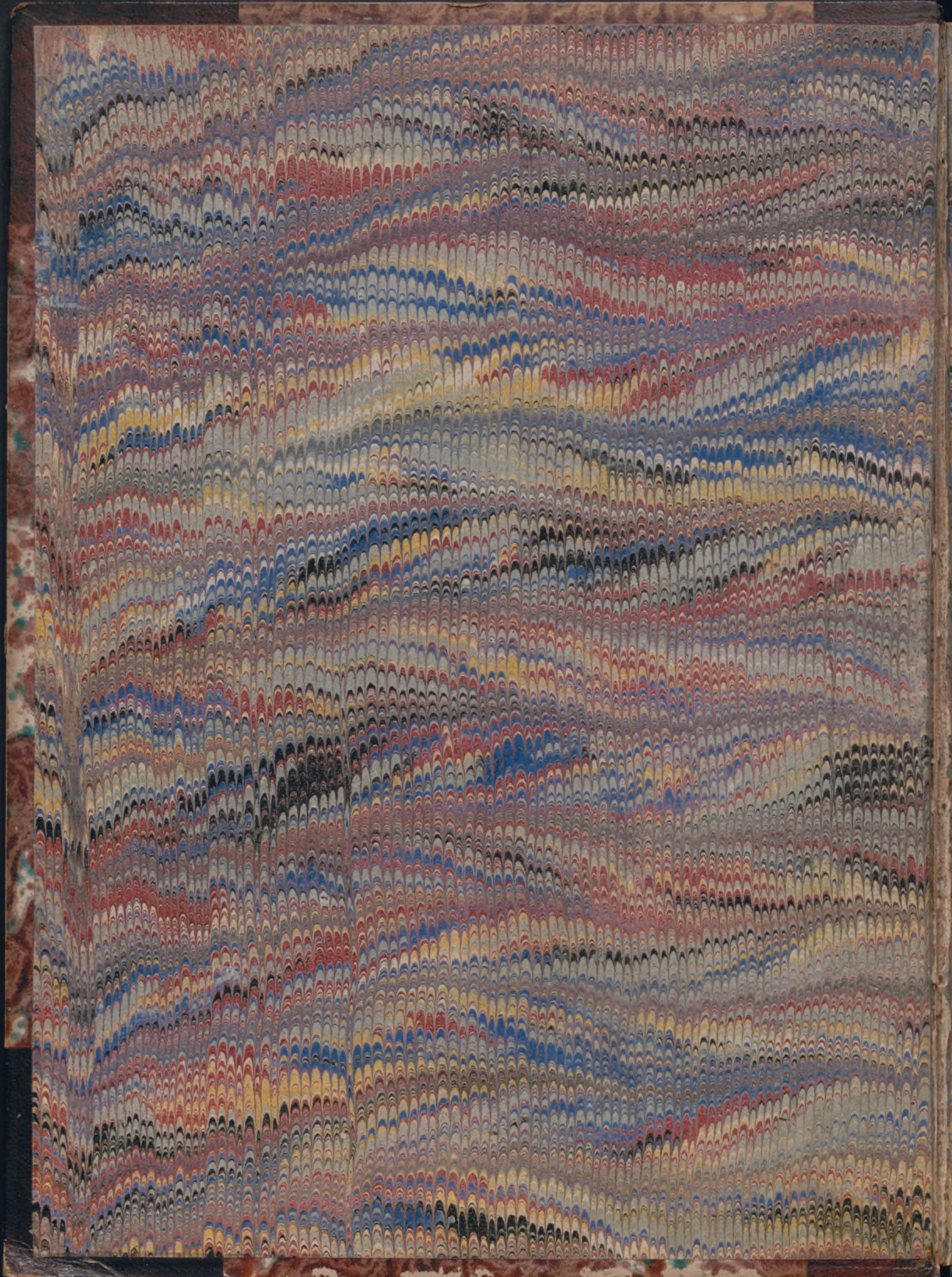


LAVATER.

I



119

R. 93625

Bord/480

B935
10 vol

L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR LA
PHYSIONOMIE.
TOME I.

CHEZ { L. PRUDHOMME, rue des Marais.
LEVRAULT, SCHOELL et C.^o, rue de Seine.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

M.L.



ἈΛΗΘΕΥΕΙΝ ἘΝ ἈΓΑΠῃ.

L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR LA
PHYSIONOMIE,
PAR GASPARD LAVATER.

NOUVELLE ÉDITION, corrigée et disposée dans un ordre plus méthodique, précédée d'une notice historique sur l'auteur; augmentée d'une exposition des recherches ou des opinions de La Chambre, de Porta, de Camper, de Gall, sur la physionomie; d'une Histoire anatomique et physiologique de la face avec des figures coloriées; et d'un très-grand nombre d'articles nouveaux sur les caractères des passions, des tempéramens et des maladies: par M. MOREAU, docteur en médecine.

Avec 500 gravures exécutées sous l'inspection de M. VINCENT, peintre, membre de l'Institut.



PARIS.

1806.

TABLE
DES
MATIÈRES, PLANCHES ET VIGNETTES,
CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME,
AVEC LEUR EXPLICATION.

Nota. Tous les articles non désignés comme étant des Éditeurs, sont de LAVATER.

PREMIÈRE Dédicace de LAVATER.	<i>Page</i> j
Deuxième Dédicace de LAVATER.	iiij
Première Préface de LAVATER.	v
Deuxième Préface de LAVATER.	xj
N ^o 3. Frontispice allégorique.	

NOTICE HISTORIQUE SUR LAVATER, PAR LES ÉDITEURS.

Idée générale de cette Notice.	xxiiij
<i>Première partie.</i> Portrait de LAVATER par lui-même, et considérations générales.	xxviiij
<i>Deuxième partie.</i> De la vie et des ouvrages de LAVATER.	xlij
Quelques traits de la vie privée et du caractère de LAVATER.	xcj

PLANCHES QUI SE RAPPORTENT A LA NOTICE.

N ^o 1. Portrait de LAVATER pour l'interprétation de sa physionomie, par lui-même.	xxxviij
N ^o 31. Autre portrait de LAVATER.	xxxviiij
N ^o 2. Silhouette du même, et profil avec des lignes indicatives.	xl
N ^o 32. Portrait de Diderot pour un parallèle de sa physionomie avec celle de LAVATER, par les Éditeurs.	xliv

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

<i>Intention des Éditeurs en publiant cette édition.</i>	Page 1
<i>Plan général de cette nouvelle édition.</i>	8

ÉTUDES DE LA PHYSIONOMIE.

<i>Première étude.</i> Des caractères des passions.	9
II ^e Des caricatures et des physionomies altérées par les penchans déformateurs, les habitudes criminelles, etc.	13
III ^e De la physiognomonie en général, et des rapports entre la beauté morale et la beauté physique.	16
IV ^e Des physionomies intellectuelles.	17
V ^e Des physionomies morales.	19
VI ^e Du système de GALL.	20
VII ^e De la physiognomonie considérée dans les femmes et dans les divers âges. <i>Ibid.</i>	
VIII ^e Physionomies idéales, et analyse de la beauté.	23
IX ^e De la physiognomonie comparée, et des idées de Porta sur la ressemblance des physionomies humaines et des physionomies des animaux.	25
X ^e et XI ^e Des physionomies organiques.	27
XII ^e Rapports de la physiognomonie et de la peinture.	28
XIII ^e Philosophie et histoire de la physiognomonie.	30

PHYSIOGNOMONIE ÉLÉMENTAIRE.

<i>Première section.</i> Introduction et considérations générales.	32
II ^e , III ^e et IV ^e .	<i>Ibid.</i>
Réflexions sur les rapports de la physionomie avec les sciences et les beaux-arts; sa place dans le tableau des connaissances humaines, son intérêt et son utilité, etc.	39
Invocation.	46
N ^o 4. Vignette qui se rapporte à cette invocation, représentant LAVATER dans l'attitude de l'observation et de la méditation à la vue d'un buste.	46
Avertissement des Éditeurs sur l'Introduction.	47

INTRODUCTION ET CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

<i>Art. I.</i> Dignité de la nature humaine.	49
N ^o 5. Vignette représentant l'Innocence cherchant à saisir les rayons de la lumière.	53

Notes des Éditeurs.	<i>Page 54</i>
II. Comment LAVATER a fait ses premières observations physiognomoniques.	57
N ^o 6. Vignette. LAVATER aux eaux minérales d'Ens, écrivant avec toute la chaleur de l'inspiration.	63
III. De la nature humaine.	64
N ^o 7. Vignette. La Nature nourrissant ses enfans.	71
Discours sur quelques applications de la physiologie à l'examen de la nature humaine, par l'un des Éditeurs.	72
IV. Beauté de la forme humaine.	110
N ^o 8. Planche double. Caricatures de différentes nations.	117
N ^o 9. Vignette. Un chartreux contemplant sa fosse.	118
Notes des Éditeurs.	119
V. De la Physiognomonie en général.	122
N ^o 10. Vignette. Médaillon de deux figures formant un contraste.	124
VI. De la Physiognomonie et de la Pathognomonique.	125
VII. De l'universalité de la Physiognomonie.	127
N ^o 11. Vignette. Un peintre esquissant un portrait sur le sable.	128
VIII. Vérité de la Physiognomonie.	129
N ^o 12. Vignette. La Piété et la tendresse maternelles.	139
IX. Des préjugés contraires à la Physiognomonie.	140
N ^o 13. Vignette. Le physionomiste poursuivant avec une torche un personnage d'une figure dangereuse.	146
X. Sur l'indifférence pour la science des Physionomies.	147
XI. Des autorités favorables à la Physiognomonie.	150
N ^o 14. Vignette. Une tête ailée.	167
XII. De la Physiognomonie, considérée comme science.	168
N ^o 15. Vignette. L'adoration silencieuse à genoux sur des nuages.	175
XIV. Suite de l'article précédent.	176
N ^o 16. Vignette. Un portrait scientifique.	177
XV. Exercice physiognomonique.	178
N ^o 17. Planche. Cinq têtes d'étude.	178
XVI. De l'utilité de la Physiognomonie.	179
XVII. Des inconvéniens de la Physiognomonie.	187
XVIII. De la facilité de l'étude de la Physiognomonie.	198

XIX. De l'universalité du tact physiognomonique.	Page 203
N ^o 18. Vignette. Groupe de physionomies ignobles, d'après Hogarth.	207
XX. Des difficultés de la Physiognomonie.	208
N ^o 19. Vignette. Deux enfans observant un papillon qui se brûle à la lumière.	214
XXI. Suite de l'article précédent.	215
N ^o 20. Vignette. Un enfant grim pant à un arbre.	219
XXII. Il est rare d'avoir l'esprit observateur en Physiognomonie.	220
N ^o 21. Planche. Quatre têtes d'étude.	223
N ^o 22. Planche. Caricature du lord Anson.	224
XXIII. Des qualités du Physionomiste.	226
N ^o 23. Vignette. Deux vieillards occupés au jardinage.	239
Note des Éditeurs.	240
XXIV. Observations d'un savant allemand sur la Physiognomonie, avec des remarques et des additions de LAVATER.	243
N ^o 24. Planche. Deux têtes de Johnson.	251
N ^o 25. Planche. Profil d'un savant allemand.	256
XXV. Réflexions sur les objections contre la Physiognomonie.	257
N ^o 26. Vignette. Un bras, et main de femme tenant un flambeau, emblème de la Science qui dissipe l'Ignorance.	265
XXVI. Réfutation de quelques objections particulières.	266
XXVII. Anecdotes physiognomoniques.	276
N ^o 27. Vignette. Un physionomiste et un mendiant.	280
Note des Éditeurs sur la Brinvilliers.	281
XXVIII. Du sens physiognomonique.	284
N ^o 28. Planche. Huit têtes antiques.	291
N ^o 29. Planche. Huit autres têtes antiques.	292
XXIX. Des prétendues méprises du Physionomiste.	294
XXX. Remarques détachées.	301
XXXI. La Physiognomonie, base de l'estime et de l'amitié.	306
N ^o 30. Vignette. Une tête de face qui justifie les considérations de l'article précédent.	315

~~~~~

Le relieur aura soin de placer les planches suivant l'ordre établi dans cette table.

publiquement des choses flatteuses que je prends  
la liberté de vous adresser cette épître.

Mais de tous les Français que j'ai l'avantage  
de connaître, vous êtes celui que je me flatte  
d'intéresser le plus, en écrivant un livre qui a pour  
but d'exciter l'homme à connaître et à aimer ses  
semblables. J'ai donc cru devoir faire hommage de  
cet écrit à un penseur éclairé que j'honore, à un  
ami des hommes qui m'est cher.

Si le souvenir de mes traits et celui de ma  
franchise à votre égard ne sont pas effacés de  
votre esprit, vous serez convaincu de la sincérité  
avec laquelle je fais profession d'être,

*Monsieur,*

*Votre très-humble serviteur,*

JEAN-GASPARD LAVATER.

Zurich, le 23 août 1781.

A SON EXCELLENCE  
MONSIEUR LE COMTE HENRI LE XLIII  
DE REUSS.

*C'est sous vos auspices, Monsieur le Comte, que je fais paraître le troisième tome de mes Essais sur la Physiognomonie. Je vous dois cette marque de mon dévouement, en reconnaissance des agrémens infinis et de la douce satisfaction que votre société instructive et celle de votre respectable épouse m'ont procuré, pendant le voyage que nous fîmes, il y a deux ans, dans quelques-unes des contrées les plus intéressantes de la Suisse. Et qui d'ailleurs puis-je mieux adresser cette partie de mon ouvrage, qu'à vous, Monsieur le Comte, qui possédez si éminemment ce tact précieux qu'exige l'étude de la science physiognomonique, ce tact que je vous ai reconnu en mille occasions, et que vous déployez avec toute la chaleur et toute*



la Force du vrai génie? C'est d'après une conviction personnelle et sans aucune flatterie que je vous parle : le langage adulateur n'est pas le mien. Si vous pouviez douter de ma sincérité, j'ajouterais ingénument un autre motif qui m'engage à mettre votre nom à la tête de ce volume. Je voudrais par là vous inviter à tempérer l'ardeur de votre génie par le calme de l'observation. En étudiant l'homme dans tous ses détails, en appréciant chaque partie séparée de sa physionomie, vous fortifierez encore davantage cet heureux coup d'œil qui saisit avec tant de sagacité les beautés de la nature et de l'art; vous multiplierez vos jouissances, et vous découvrirez de plus en plus dans vos semblables de nouvelles perfections physiques, intellectuelles et morales, qui seront dignes d'attacher et de recréer un cœur aussi sensible que le vôtre. Puisse la lecture de mon ouvrage vous être de quelque utilité à ces différens égards! Puisse-t-elle vous rappeler le souvenir de ma vénération et de ma gratitude!

JEAN-GASPARD LAVATER.

Zurich, le 1 mai 1787.

# PREMIÈRE PRÉFACE

DE

## LAVATER.

L'OUVRAGE que je présente au public n'est qu'une suite de fragmens : il en sera de même de cette préface ; je ne la donne que comme un fragment. Il m'eût été impossible d'y rassembler tout ce que j'avais à dire.

Je ne sais ce qui est plus téméraire , de nier qu'il y ait une expression dans les traits du visage , ou de vouloir prouver cette vérité à ceux qui la nient. Et cependant j'ai écrit sur la science des physionomies ; mais ce n'est point pour ceux qui la rejettent : non , c'est au sage , c'est à l'ami de la vérité que je consacre mes Essais.

Préparé à tout ce qu'on peut attendre du préjugé et des passions , je soutiendrai leurs attaques avec calme et fermeté , convaincu que j'aime et cherche la vérité , et que , j'ose ajouter , je l'ai souvent trouvée. Pour en convenir avec moi , et pour me lire , il faut aussi aimer et rechercher la vérité.

Sujet à l'erreur , j'ai pu me tromper sans doute , m'égarer et marcher d'un pas chancelant dans une

route peu frayée jusqu'ici; mais du moins il ne m'arrivera jamais de persister dans mes opinions, si l'on me démontre par des expériences, par des faits, que ces opinions sont fausses. Quant aux objections qui ne seront pas appuyées sur ces fondemens, je n'en tiendrai aucun compte; elles ne peuvent en imposer qu'aux ignorans ou aux esprits serviles.

Qu'on les juge comme on voudra ces Essais physiognomoniques, personne ne les jugera avec plus de sévérité que moi-même, et personne ne peut sentir mieux que moi combien il me manque pour être le restaurateur de cette science humaine et divine.

Mais qu'on se garde bien de confondre le physiognomiste et la science des physionomies! On pourrait attaquer ce que je vais en dire, sans qu'elle cessât pour cela d'être une science vraie en elle-même, fondée dans la nature.

Celui qui, après avoir lu mon ouvrage, contesterait encore cette dernière proposition, douterait ou affecterait de douter de tout ce qu'il n'aurait pas inventé lui-même.

Lecteur à qui j'offre mes Essais, ne les lisez donc pas à la hâte et sans attention. Placez-vous en idée auprès de moi; figurez-vous que je vous communique mes observations, que je vous fais part des sensations que

j'éprouve : tantôt observant de sang froid, tantôt parlant avec chaleur d'une vérité de sentiment, sans soumettre d'avance mes observations, mes sentimens ou mes expressions à la censure d'un froid journaliste.

Lisez et jugez - moi comme vous le feriez si nous lisions cet ouvrage à côté l'un de l'autre. Lisez-le deux fois, si vous voulez en bien juger; et, si vous vous proposez de le réfuter publiquement, lisez-le au moins une fois.

Je ne vous dis pas de le lire sans prévention pour ou contre moi, pour ou contre la science dont je m'occupe : ce serait trop exiger peut-être; mais lisez avec toute l'attention, toute la réflexion dont vous êtes capable. Et si, avec de pareilles dispositions, vous n'apprenez point dans cet écrit :

*A mieux connaître et vous - même, et vos semblables, et notre commun créateur;*

*Si vous n'êtes point excité à bénir Dieu de votre existence et de celle de tels et tels hommes placés autour de vous;*

*Si vous ne découvrez pas une nouvelle source de plaisirs doux et purs, convenables à la nature humaine;*

*Si vous ne sentez naître en vous plus de respect*

*pour la dignité de cette nature , une douleur plus salutaire de sa dégradation , plus d'amour pour certains hommes en particulier , une vénération plus tendre , une joie plus vive à l'idée de l'auteur et des modèles de toute perfection.*

Si, dis-je, vous ne retirez aucun de ces avantages, hélas ! c'est donc en vain que j'ai écrit, et je me suis laissé séduire par la plus ridicule chimère : publiez alors que je vous ai trompé, jetez mon livre au feu, ou renvoyez-le moi; je vous rendrai l'argent qu'il a coûté.

Je ne promets point, car il y aurait de l'extravagance dans cette promesse, je ne promets pas de donner en entier l'immense alphabet qui servirait à déchiffrer la langue originale de la nature, écrite sur le visage de l'homme et dans tout son extérieur; mais je me flatte d'avoir au moins tracé quelques-uns des caractères de cet alphabet divin, et d'une manière assez lisible pour qu'un œil sain puisse les reconnaître par-tout où il les retrouvera.

Je déclare ici formellement que je ne veux ni ne puis écrire un traité complet sur la science des physiologies. Je me borne à de simples essais, et les fragmens que je donne ne sauraient composer un ensemble.

Vérité, variété et richesse dans les observations, clarté, précision, énergie, voilà ce qu'il faudrait réunir dans un ouvrage comme celui-ci. Je ne puis me flatter d'y avoir toujours réussi, mais voici au moins ce que j'ose promettre :

D'employer tous mes efforts pour que l'intérêt du livre aille toujours en croissant ;

De ne donner pour certaines que des observations que j'aurai laissé mûrir, et dont je serai sûr moi-même ; de ne présenter les hypothèses que comme hypothèses, les visages d'individus que comme visages d'individus ;

De n'avancer aucune proposition sans être persuadé qu'elle pourra soutenir l'examen le plus sévère ; en sorte que l'observateur impartial et sage, retrouvant dans la nature les vérités que je lui annonce, s'écriera quelquefois : Les voici ! je les ai vues, je les ai reconnues !

Oh ! combien je desire parvenir à ce but ! mais qui ne sent combien il est difficile d'y atteindre !

Il me reste encore un souhait à former, et puissé-je le voir rempli ! c'est qu'on s'attache moins à juger mon ouvrage que la science même ; que celle-ci devienne moins un sujet d'entretien qu'un sujet de méditation ; qu'on la soumette à un examen attentif, au lieu de hasarder sur elle des jugemens précipités.

Respectables inconnus de diverses nations, devant qui j'ose paraître sous un costume étranger, je rougis en pensant aux imperfections de mon ouvrage. Mais, si vous pesez les difficultés de l'entreprise; si vous considérez que l'étude des physionomies ne pouvait être pour moi qu'une étude accessoire, vous serez trop équitables pour ne pas excuser les défauts de cet écrit, et peut-être y trouverez-vous des choses qui ne sont pas indignes de votre attention, quoique vous puissiez attendre infiniment davantage d'un écrivain plus habile et plus maître de son temps.

## DEUXIÈME PRÉFACE. (1)

PLEIN d'espérance et de joie, mais en même temps agité de craintes et d'inquiétudes, je commence enfin le troisième volume de mes ESSAIS PHYSIOGNOMIQUES.

Pourquoi, me dira-t-on, ces craintes et ces inquiétudes ? Avez-vous peur de ne pas répondre à la haute idée qu'on peut avoir prise d'un ouvrage aussi important que le vôtre ? Ou bien, craignez-vous vos lecteurs ? leur rang et leur savoir vous en imposent-ils ? L'une et l'autre de ces considérations agissent sur mon esprit, je n'ai pas honte de l'avouer. Je ne suis point de ces auteurs hardis qui se présentent audacieusement devant le public ; je sens toute ma faiblesse, toute mon insuffisance, et je ne me dissimule point l'extrême disproportion qui se trouve entre mes forces et le travail que j'ai entrepris. Ce n'est pas là cependant ce qui m'intimide et m'embarrasse le plus.

---

(1) Cette préface avait été placée par LAVATER au commencement de son troisième volume. Nous avons cru plus convenable de la réunir à la précédente, et de la mettre au commencement de l'ouvrage, parce qu'elle renferme plusieurs réflexions importantes, qui tiennent à l'ensemble des considérations préliminaires et de l'introduction.



Fixer l'esprit de mon lecteur, placer les objets que j'ai à lui offrir à son point de vue, en sorte qu'il puisse les saisir, c'est là la difficulté, et cette difficulté m'épouvante.

*Pour être bien entendu, il faut bien écrire.* L'auteur doit former son lecteur; et c'est toujours à lui qu'on s'en prend du peu d'impression qu'il fait sur celui-ci. Encore s'il ne s'agissait que de plaire au public, que de remporter ses suffrages et ses éloges; peut-être y aurait-il moyen de réussir; mais produire des effets, et précisément tels effets, voilà le but que je me propose, et il n'est pas facile de l'atteindre.

Car comment se flatter de rendre également bien ce que l'on pense, et sur-tout ce que l'on sent? Quelle tâche pour un auteur qui voit et qui sent, de mettre son lecteur à portée de voir et de sentir comme lui! Cette tâche, toujours si pénible lorsque la science dont on traite a l'homme pour objet, combien ne doit-elle pas l'être en particulier pour l'écrivain physionomiste!

La difficulté augmente lorsque je considère le siècle dans lequel j'écris; un siècle où tout le monde se pique de savoir; où tous ceux qui ne sont pas auteurs eux-mêmes s'érigent en critiques des auteurs; un siècle où l'art étouffe la nature; où l'on dédaigne les jouissances pures

et paisibles que celle-ci procure, pour courir après des plaisirs faux et factices; un siècle où tout est artifice et prestige, et où l'on préfère à la beauté simple et naïve, le clinquant de la parure et l'afféterie des ornemens.

Quel siècle plus défavorable aux travaux du physionomiste, de l'enfant de la nature, qui prétend écrire, non comme auteur, mais en qualité d'homme; non pour le public, mais pour l'humanité? Quels succès peut-il se promettre? Quels chemins se fraiera-t-il pour parvenir à la connaissance du cœur de l'homme, et pour s'en rendre maître? Est-il sûr de faire des impressions profondes et durables, traversé, comme il est, par une foule d'auteurs, et sans cesse contrarié par les goûts à la mode?

Il lui faut des momens heureux pour la composition de ses ouvrages, mais quels sont ceux qu'il choisira? Attendra-t-il ces momens de tranquillité et de calme, qui sont si rares dans une vie courte, pleine de troubles et de soucis? momens que tous nos efforts et nos desirs ne préparent point, et ne ramènent pas non plus quand ils sont une fois passés; momens qui sont un présent du ciel, et que tout l'or du monde ne peut racheter; momens dont le fou se rit, qu'un froid pédant méprise, et qui ne sont connus que de ceux qui savent en jouir.

Le physionomiste devancera-t-il l'aurore pour se livrer à son travail ? Le reprendra-t-il à la fin du jour, lorsqu'après avoir rempli les devoirs d'une vocation pénible, il aurait besoin de chercher du délassement dans le sein de sa famille ou dans la conversation d'un ami ? Prodigue de sa santé et de son repos, consacrera-t-il à l'étude les heures de la nuit ? Y destinera-t-il ces momens où l'ame, ravie dans une espèce d'extase, dégagée en quelque sorte des sens et de la matière, se complaît dans une douce rêverie, ou poursuit une méditation profonde ? Oui, ces momens délicieux où l'homme se sent élevé au-dessus de lui-même ; ces momens dont un seul fait naître en nous plus d'idées, de désirs, de joie, de sentimens et d'espérances, que des jours et des semaines entières d'application n'en sauraient produire ; voilà les momens que le physionomiste doit saisir pour parler de l'homme, pour le peindre et pour le décrire. Mais osera-t-il se livrer à son enthousiasme ? Aura-t-il le courage de confier au papier une faible copie des sentimens épurés et sublimes qui pénètrent son cœur ? S'il hasarde d'articuler quelques-unes de ses pensées, n'aura-t-il pas la douleur de les voir méconnues, mal jugées, dédaignées ; et le dépit peut-être d'avoir jeté ses perles devant des pourceaux ?

Les faibles progrès que je puis avoir faits dans l'étude de l'homme et dans celle de la science physionomique, me deviennent quelquefois à charge. Je m'afflige en voyant qu'on ne fait aucun cas des sentimens honnêtes et vertueux que je voudrais exciter. Je m'afflige, lorsqu'au lieu de les embrasser, on se contente de juger, de critiquer ou d'admirer les supports accessoires dont je me sers pour les étayer. Je m'afflige quand je vois que l'on prend pour dernier but ce qui, dans mes idées, n'est que simple moyen. Mais que dirai-je de tant de critiques injustes que l'on se permet, de tant de jugemens téméraires que l'on prononce contre le prochain, et dont je me regarde comme la cause, quoique très-innocente? Conçoit-on à cette pensée toute l'amertume de mon ame? Quoi, je donnerais occasion à une si cruelle malignité, moi qui n'avais d'autre intention que de démontrer, ou du moins de faire pressentir l'excellence de la divinité dans l'homme, le plus beau et le plus parfait de ses ouvrages; moi, qui recherchais dans les traits du visage le langage de la vérité; moi, qui retrouvais dans la physionomie l'expression de la bonté, de la bienfaisance et de la sagesse infinie du père des humains; moi, qui espérais d'ouvrir et de répandre par-tout de nouvelles sources de félicité et de joie!

Voilà ce que j'avais à dire, non par forme de plainte ou d'accusation, mais uniquement pour soulager mon cœur d'un poids qui l'accablait. Qui que tu sois, lecteur, quelle que soit ta figure, sous quelques traits que ton ame se peigne sur ton visage; que mon livre soit posé devant toi sur une table dorée ou sur un modeste pupitre, que dans un cercle de curieux tu y jettes les yeux en passant, ou qu'en ton particulier tu le feuillettes d'une main rapide; crois-moi, ce ne seront ni les clameurs du faux préjugé, ni les soupirs d'une dévotion peu éclairée, qui me détourneront de ma route. Je sais que je cherche des vérités importantes, que je les trouve souvent, et que je rapporte fidèlement celles que je découvre. Sont-ce les ris moqueurs ou de pieux gémissemens qui doivent m'arrêter, quand je rends de bonne foi ce qui m'a été donné?

Mais ce qui m'attriste le plus, ce qui, dans les heures de ma solitude, remplit souvent mon cœur d'angoisse et de peine, c'est que je n'atteins pas le grand but auquel je tendais. *Le sentiment de notre propre dignité; les prérogatives glorieuses de la nature humaine, et les sujets de satisfaction qui en résultent; le caractère de la divinité empreint dans l'homme; une nouvelle source de sensations délicieuses qui jaillit*

*pour lui*, voilà ce que peu de lecteurs cherchent, ou pensent seulement à chercher dans mon ouvrage. La plupart ne le regardent que comme un passe-temps; et en vérité je suis trop fier pour leur en servir, et mon livre est beaucoup trop coûteux pour un usage aussi frivole.

Je cherche bien plus que le simple amusement de mes lecteurs. Je veux leur inspirer du respect pour l'humanité; je veux leur montrer, et dans l'ensemble et dans chaque partie de notre être, la sagesse de Dieu, sa bonté et sa vérité; les convaincre que dans l'homme tout est expression, vérité, révélation, clef de ses facultés présentes et futures. La science dont je leur donne des leçons est un ruisseau qui se change souvent en torrent rapide; je voudrais y jeter des pierres sur lesquelles ils puissent poser leurs pieds, et passer de l'un à l'autre rivage. Leur tendre la main, leur prêter un appui pour assurer leur marche, c'est tout ce que je puis faire; mais je ne suis point le maître de partager les flots avec une verge miraculeuse, ni d'introduire à pied sec toute une armée dans le pays où coulent le lait et le miel. Hommes! je veux réunir mes efforts aux vôtres, pour apprendre à connaître l'homme; je veux vous faire sentir combien il y a de bonheur et de gloire à l'être.

Si l'incertitude de mes succès est capable de m'attrister souvent, mon ame aussi se remplit d'espérance et de joie, quand j'entrevois la probabilité de ramener quelques-uns, et peut-être un assez grand nombre de mes lecteurs, ne fût-ce aussi que successivement, et après que la première fermentation sera passée. Oui, je me flatte encore de répandre de plus en plus le sentiment sacré que l'homme doit avoir de sa propre dignité. Mon courage renaît, mes forces se raniment, mon cœur se rouvre à la joie, lorsque, la plume à la main, méditant mon sujet, ou prêt à commenter une estampe, je me laisse aller à ces idées consolantes : « Mon ouvrage sera pourtant pour bien des lecteurs plus qu'un simple passe-temps. Que cent d'entre eux le regardent comme tel, à la bonne heure; c'est encore un avantage que d'avoir occupé leur loisir : qui sait à quoi l'ennui les aurait portés? pourvu que d'un autre côté j'en trouve dix que j'engage à réfléchir, à sentir, à agir d'après moi; pourvu que dans cette dizaine il s'en trouve un seul qui se réjouisse davantage de son existence; un seul qui parvienne à sentir avec plus de force *combien est vrai dans toutes ses œuvres, celui qui a fait toutes choses*; un seul qui remporte la conviction que la plus petite particule est de la plus grande importance dans la liai-

son de l'ensemble, et sert encore à manifester la sagesse et la puissance du créateur. »

D'autres idées également consolantes se présentent à mon esprit et me promettent un nouveau genre de satisfactions. « Ici je me figure un jeune homme studieux auquel un protecteur bienveillant a prêté mon livre. Il ne se contente pas de le feuilleter à la hâte; il le médite avec attention, il y trouve des vérités, et se réjouit de les avoir trouvées, ou bien il découvre un endroit faible, des idées informes qui n'ont pas été développées avec assez de clarté, et il exerce son jugement à compléter, à éclaircir, à rectifier ce qui m'est échappé. Un de ses amis se joint à lui; il s'arrête ou se laisse entraîner avec lui; il l'anime ou le retient, il lui enseigne ou apprend de lui à observer l'homme, à le connaître, à l'aimer et à l'apprécier.

« Là, je vois des époux qui, par une connaissance plus approfondie de leurs physionomies, redoublent l'un pour l'autre de tendresse et d'estime, découvrent l'un dans l'autre un nouveau trésor de qualités qu'ils n'avaient point aperçu jusqu'ici.

« Je me représente un instituteur, un père de famille, qui commence à observer plus attentivement ses



je revis à la joie, je reprends la plume, et je couche sur le papier mes pensées, mes sensations, mes observations, mes expériences et mes hypothèses; je me sens pressé d'écrire, et en suivant ma vocation, je tâche d'intéresser, d'une manière utile et agréable, l'esprit et le cœur de chaque lecteur qui cherche la vérité, et de tous ceux qui, sans se laisser détourner par l'approbation ou la critique du grand nombre, sont capables de voir et de juger par eux-mêmes. C'est pour vous que j'écris, lecteurs équitables et sages, mais malheureusement trop rares! c'est vous dont je réclame la patiente indulgence. Montrez-moi mes erreurs, mais n'oubliez pas non plus de mettre à profit les vérités utiles que je propose.

Je suis obligé de resserrer une infinité de choses dans ce volume. On verra à la fin combien il me resterait encore à dire; on comprendra de plus en plus que la science des physionomies offre à ceux qui la cultivent un champ immense. Chacun des chapitres qui vont suivre pourrait devenir aisément le sujet d'un volume entier. La nature humaine est une mine inépuisable, dont les produits sont également précieux et importants. Je prévois que sur toutes les matières dont je vais m'occuper, le lecteur désirera d'en savoir davantage, mais je n'écris point une bibliothèque. J'ai dû me prescrire des

xxij PRÉFACE DE LAVATER.

bornes; cent autres iront plus loin que moi. Je dirai encore un mot sur ce sujet à la fin du volume, et je termine cette préface en ne recommandant à mes lecteurs ni moi, ni mon ouvrage, mais une attention calme et réfléchie.

A Zurich, le 1<sup>er</sup> juin 1784.

---

# NOTICE

## SUR LAVATER.

LA vie et les ouvrages de LAVATER, qui sont le sujet de cette Notice, fournissent un beau chapitre aux annales de la vertu, à la morale en action; un autre chapitre, un peu long, à l'histoire des erreurs de l'esprit humain; et quelques pages aux archives des sciences et de la philosophie. Historien et non panégyriste de LAVATER, nous ne craignons pas de le montrer sous ces trois points de vue, et de réunir tout ce que sa vie privée et son existence littéraire peuvent offrir d'intéressant et d'utile, relativement à l'histoire des sciences et à la connaissance du cœur humain. Mais ce que l'on veut sur-tout connaître au commencement de son célèbre ouvrage sur les physionomies, c'est la physionomie même de l'auteur. Il semble que l'on soit généralement porté à penser que les traits de son visage, l'expression muette de son buste, ou de son portrait, doivent retracer l'histoire de sa vie, le montrer tout entier, et laisser voir le ressort de son ame, le mobile de son talent, les traces de son bonheur et de ses chagrins, en un mot, l'empreinte bien conservée de ses passions dominantes et de ses plus chères affections.

Où la doctrine de LAVATER n'est pas fondée, ou le portrait bien ressemblant de l'auteur devrait dire toutes ces choses à l'observateur qui connaît un peu la langue physiognomonique, et serait la meilleure histoire, le meilleur éloge d'un homme encore plus aimable, plus vertueux que célèbre, et également digne d'amour, de reconnaissance et d'admiration.

Parle, si tu veux que je te juge, disait un ancien sage ;

Si tu veux que je te juge, dirait-on avec plus de sagesse, fais que je te voie dans un moment de repos, dans le silence des passions, lorsque, sans effort pour rien montrer ou pour rien dissimuler, tu laisses ta physionomie pure et calme, comme la surface d'une onde paisible, réfléchir l'image de ton ame.

Dans cet état, ton portrait, ta simple silhouette, te fera juger, dira ta vie à ton insu, et je découvrirai dans quelques traits de ton visage les motifs de mes reproches, de mon mépris, de mon estime ou de mon admiration.

LAVATER s'est jugé lui-même sur de semblables pièces, et, consultant son portrait et différentes silhouettes, il a fait avec l'impartialité la plus philosophique, le commentaire très-étendu, l'interprétation la plus détaillée de sa propre physionomie.

Nous avons cru devoir placer au commencement de ces recherches historiques, ce fragment de LAVATER, qui peut-être n'aurait pas inspiré autant d'intérêt si on ne l'avait pas séparé du reste de l'ouvrage.

Ainsi, avant de parler de LAVATER, nous allons en quelque sorte le voir, le faire apparaître, et interpréter, d'après ses observations, tous les détails, toutes les nuances de sa physionomie.

Nous suivrons ensuite avec abandon l'histoire simple et naïve de l'auteur de ce commentaire, qui nous sera déjà connu en grande partie, et qui n'a pas été seulement un savant recommandable ou un écrivain éloquent, mais un homme vertueux et sensible, un apôtre plein de ferveur, et l'ami le plus sincère et le plus ardent de son pays et de l'humanité.

On trouvera sûrement plus d'abondance que de correction dans ce récit; et nous avouerons avec franchise que nous n'avons pas cherché à

éviter les reproches que l'on pourrait faire à ce sujet. Nous n'avons pas voulu composer un tableau; nous avons essayé seulement de réunir quelques esquisses, et de rassembler, pour mieux faire connaître LAVATER, des matériaux de tout genre, comme dans les mémoires historiques, des articles de différentes mains, des traits épars: recueil qui offrira peut-être quelque chose du désordre qu'ont répandu sur la vie et dans les ouvrages de l'excellent pasteur de Zurich une sensibilité plus vive qu'éclairée, une imagination active, ardente même, et souvent abandonnée à tous les écarts du délire et de la superstition.

Thomas a remarqué, en parlant de Fontenelle et de d'Alembert, qu'ils avaient imprimé à leurs éloges historiques un caractère particulier, et que la différence de leur manière venait de celle de leur ame.

Pourquoi ne pas donner plutôt à ce genre d'ouvrages, à l'éloge historique d'un savant, à des recherches ou à une notice sur sa vie et sur ses écrits, la physionomie, le caractère du savant même qui en est l'objet?

On est porté à faire cette remarque en jetant un coup d'œil rapide sur la vie de LAVATER, dont les événemens n'inspireraient pas un aussi grand intérêt, si leur récit formait une notice historique régulière, ou un éloge solennel et académique. L'abandon et même un peu de négligence conviennent peut-être mieux du moins, pour le point de vue que nous avons choisi, que la régularité et la correction.

Nous ne voulons pas toujours admirer; il nous faut quelquefois des émotions moins sérieuses, plus douces, plus sympathiques.

Les plus beaux sites, les lieux où la magnificence de la nature s'associe à la régularité, ne peuvent manquer de fixer les regards et la prédilection de l'amateur des jardins, et de l'habile paysagiste. Mais un spectateur moins éclairé et plus sensible préférera sans doute un site agreste, inculte, sauvage, rempli d'accidens et d'irrégularités. Il en est ainsi de la nature morale. Des événemens plus touchans que remarquables; la vie d'un homme que l'on veut faire connaître sans effort pour le faire admirer; que l'on montre avec ses vertus, ses fautes et ses erreurs; l'exposition un peu négligée d'une vie où paraissent tour à tour, et souvent presque à la fois, l'élévation et les faiblesses de l'humanité, intéressent à la manière du site agreste et simple; plaisent moins peut-être à l'esprit que de grands événemens, mais touchent plus sûrement les cœurs, et y laissent de profondes impressions.

Tel est le genre des événemens de la vie de LAVATER, dont le récit, un peu détaillé, sera placé à la suite de quelques réflexions générales et du commentaire ingénieux que l'auteur a donné de sa propre physionomie.

Les sources où nous avons puisé sont assez nombreuses, et la vie ainsi que les ouvrages de LAVATER ont été le sujet d'un grand nombre d'articles nécrologiques, et de notices ou d'éloges plus ou moins recommandables.

M. Meister, dont l'hommage doit être distingué dans cette foule de biographies et de panégyriques, n'a même presque rien laissé à désirer sur la connaissance du caractère littéraire et moral de LAVATER. Il l'a présenté sous son véritable point de vue, et sans cesser un instant

de concilier les devoirs de l'historien et la fidélité du peintre avec les ménagemens de l'amitié et l'enthousiasme de l'admiration. (1)

M. Gessner fils a publié sur LAVATER, dont il est gendre, une biographie plus étendue que la notice de M. Meister. L'un des hommes qui ont le mieux apprécié LAVATER, et qui lui ont accordé une estime plus éclairée, M. Stapfer, ancien ministre plénipotentiaire de la Suisse à Paris, a donné avant MM. Meister et Gessner une notice pleine d'intérêt et de sensibilité, qui a été insérée dans le *Publiciste*. Il a bien voulu nous communiquer des détails touchans, des renseignemens particuliers très-précieux, et sur-tout des vues générales tirées de l'Histoire littéraire et philosophique du nord de l'Europe, souvent liée avec le sujet et la nature des ouvrages de LAVATER par des rapports que nous aurions ignorés sans des instructions aussi utiles et des communications aussi importantes. Nous aurons souvent occasion de citer cette source estimable.

LAVATER a laissé lui-même un grand nombre de mémoires où l'on peut chercher et choisir plusieurs traits propres à le faire connaître.

---

(1) La notice de M. Meister a été insérée, d'abord en 1802, dans l'*Almanach Américain*, avec un portrait en pied de LAVATER au milieu de ses livres. Cette même notice a ensuite été imprimée, avec quelques altérations, dans les *Archives littéraires de l'Europe*. Nous nous serions bornés à la placer à la tête de cette édition, sans le désir d'ajouter quelques détails que l'auteur a négligés, et qui n'entraient pas dans le plan qu'il s'était tracé. Cependant, pour ne point laisser à nos lecteurs le regret de ne pas trouver à la tête de cet ouvrage le meilleur article biographique dont l'auteur a été l'objet, nous avons employé, du moins en grande partie et par fragmens, la notice de M. Meister, assurés par ses amis qu'il ne désapprouverait point cet emprunt, et cette association de son admiration et de nos hommages.

Enfin ses amis, et toutes les personnes qui ont vécu dans son intimité, et pour lesquelles il était un sujet si intéressant d'observation, ont conservé de tendres souvenirs et une foule de détails dont plusieurs méritent d'être recueillis.

Entourés de matériaux si nombreux, placés, en quelque sorte, au milieu d'une multiplicité de faits qui semblaient avoir un droit égal à notre intérêt et à notre attention, et voulant parler avec quelque détail des ouvrages de LAVATER, il nous était impossible de ne pas donner beaucoup d'étendue à cette notice.

Nous avouerons, d'ailleurs, qu'une grande partie de ce qu'elle contient de plus intéressant, vient des renseignemens qui nous ont été donnés de vive voix par les personnes que LAVATER a le plus aimées; heureux d'avoir pu ainsi nous enrichir et nous instruire par les regrets de la tendresse et les souvenirs de l'amitié!

## PREMIÈRE PARTIE.

### *Portrait de LAVATER par lui-même, et considérations générales.*

LAVATER avait une physionomie très-agréable, animée sur-tout par une expression sentimentale, qui lui donnait sur les femmes un ascendant dont il usait pour leur faire aimer leurs devoirs et pour les porter à la pratique de toutes les vertus domestiques.

Sa taille était svelte, sa démarche singulièrement légère. *Tous ses pas*, dit M. Meister, *semblaient pour ainsi dire coulés, tant il*



*appuyait peu* ; et *Lemière* eût dit que, même en marchant sur la terre, on sentait qu'il avait déjà des ailes pour voler dans les cieux.

On a fait un grand nombre de portraits de LAVATER, qui lui ressemblent plus ou moins; celui que l'on estime le plus a été peint par Dijoy. Une simple silhouette, bien exacte, est toutefois plus significative que ses portraits les plus estimés, et c'est principalement sur les traits, sur les linéamens d'un profil que porte le commentaire physiognomonique de LAVATER.

« CETTE silhouette, qui n'est pas aussi exacte que je l'aurais désiré, est pourtant plus vraie que tous les portraits que l'on a faits ou que l'on pourrait faire de ce visage.

« La copie ne sera jamais ni tout à fait méconnaissable, ni tout à fait ressemblante; telle qu'on la voit ici, elle pourrait être le sujet de plusieurs observations; mais commençons par caractériser l'original par quelques traits.

« Mobile et irritable à l'excès; doué de l'organisation la plus délicate, il compose un ensemble très-singulier, et qui contraste dans un grand nombre de ses parties.

« Un enfant pourra le conduire, et dix mille hommes ne pourront l'ébranler : on obtiendra de lui tout ce que l'on voudra, ou l'on n'obtiendra rien; et par cette raison,

il est à la fois l'objet de la haine la plus active et des plus tendres affections. Avec un caractère comme le sien, il doit passer tantôt pour un esprit faible, tantôt pour un esprit opiniâtre; et cependant il n'a ni faiblesse ni opiniâtreté.

« Tout blesse, tout irrite sa sensibilité extrême. Le moindre poids l'opprime, et son élasticité naturelle l'empêche d'être brisé ou renversé au milieu des chocs les plus violens et des tempêtes les plus orageuses. Par un effet de ce caractère, il se livre d'abord, et pour la cause la plus légère, à des emportemens, et presque aussitôt, après une simple réflexion, il se calme et s'adoucit.

« Cette flexibilité en fait un homme presque toujours content; c'est elle qui le met en état de recevoir promptement des impressions et de les rendre avec la même facilité. Ce qu'il doit apprendre, il le sait d'abord, ou il ne le saura jamais. Il se plaît dans des spéculations métaphysiques très-élevées, et son intelligence ne va pas jusqu'à comprendre la plus simple mécanique.

« Son esprit s'occupe avec plaisir d'idées abstraites et générales. Il rejette tout ce qui est obscur et confus,

et veut toujours arriver par l'analyse aux premiers principes. Sa mémoire est à la fois des plus heureuses et des plus faibles. En repassant trois fois un discours très-long, qu'il aura écrit ou dicté lui-même, il pourra le débiter ensuite, avec l'intérêt et la chaleur que demande le sujet; mais à la fin, il est probable qu'il hésite. Il fera de très-longes récits, et de vingt noms propres un seul sera à peine resté dans sa mémoire. Les objets auxquels il a fortement donné son attention ne lui échappent jamais. Il a quelque talent pour la poésie. Son imagination est, dit-on, extravagante, déréglée, prodigieusement *excentrique*, et en conséquence très-décriée. Il est vrai qu'abandonnée à elle-même, cette imagination se livrerait à des excès, prendrait un vol trop haut; mais elle est retenue par deux gardiens sévères, le bon sens et un cœur honnête.

« Cet homme passe pour rusé; il n'est qu'étourdi : toute son ame est toujours dans ses yeux et sur ses lèvres. On le croit intrigant : il assure cependant que lorsqu'il a cru s'être rendu coupable du moindre artifice, il a toujours été le premier à en convenir et à s'accuser de ses fautes.

« Rarement on verra autant d'activité réunie à une tranquillité aussi grande, tant de vivacité naturelle à autant de modération. Jamais on ne l'empêchera de poursuivre et d'achever une entreprise qu'il aura sérieusement formée. Mais en même temps il se soumet aveuglément aux décrets de la providence ; il est incapable de nuire ou de commettre une injustice. Il ne s'abandonnera point à des sentimens ni à des projets de vengeance. Il est à la fois timide à l'excès et courageux jusqu'à l'intrépidité.

« La crédulité est son plus grand défaut, et il ne s'en corrigera jamais. Que vingt personnes le trompent de suite, il n'en accordera pas moins sa confiance à la vingtunième. Mais l'homme qui lui en a imposé une seule fois, lui devient pour toujours suspect. Ses impressions sont ineffaçables. Dans sa jeunesse, son embarras pour s'exprimer avait passé en proverbe, et aujourd'hui il passe pour un homme éloquent. Il sait beaucoup de choses, et il est le moins savant de tous les savans de profession. Rien, dans ses connaissances n'est acquis ; tout lui est en quelque sorte donné ; tout chez lui est intuition, et ce qu'il a bien conçu ne sort plus de son esprit,

parce qu'il examine chaque objet sous toutes les faces, le pèse, le compare, le retient, et semble se l'identifier; toute idée nouvelle lui déplaît, s'il ne peut l'accorder avec l'ensemble de ses idées. La béatitude éternelle et le simple trait d'une silhouette se tiennent et vont de pair dans son ame. Il rapporte tout à un but unique; et ce but, il le voit, il le retrouve dans toutes les situations.

« Avec du penchant à la légèreté, il est constant, il mêle à ses sentimens religieux une douce mélancolie. Sa sensibilité extrême n'altère pas sa *sérénité naturelle* et sa *bonne humeur* le quitte rarement un demi-jour de suite. Il aime et n'a jamais été amoureux. Aucun de ses amis ne s'est détaché de lui. Son caractère profond le ramène sans cesse aux grands préceptes qu'il s'est tracés, et dont il a fait pour son usage, la loi suivante :

*Sois et parais ce que tu es. Que rien ne soit grand ou petit à tes yeux. Sois fidèle dans les moindres choses. Donne ton attention à l'objet qui t'occupe dans le moment, comme s'il était l'objet unique de toutes tes pensées et de toutes tes actions.*

*Simplifie toujours les objets dans les actions indifférentes, et sur-tout au milieu des agi-*

*tations et des tourmens de la crainte et de la douleur. Dans le moment présent, borne-toi, si tu peux, à ce qui est le plus près de ton être. Reconnais Dieu en toutes choses, dans le vaste système des astres comme dans le grain de sable. Rends à chacun ce qui lui est dû. Donne ton cœur à celui qui gouverne les cœurs. Sois exact et juste dans les moindres détails. Espère, étends ton existence dans l'avenir. Sache attendre. Apprends à jouir de tout, et à te passer de tout....*

« Jugeons maintenant la silhouette sur elle-même, et comme si nous ne savions rien de l'original.

« Un caractère poétique, beaucoup de sentiment et encore plus de sensibilité, une *bonhomie* qui va jusqu'à l'imprudence; voilà ce qu'il n'est guère possible de refuser à ce profil.

« L'expression poétique, c'est-à-dire, une imagination féconde, à laquelle se joint un sentiment prompt et délicat; on la retrouve sur-tout dans le contour et la position du front, et plus particulièrement encore dans l'arc presque imperceptible de ce nez de *furet*.

« La *bonhomie* se peint dans toutes les parties du visage

par des contours doucement courbés et qui n'ont rien de tranchant. Le même caractère reparait encore plus distinctement dans cette lèvre qui avance, trait commun à tous les enfans en bas âge.

« Le long intervalle qui sépare le nez de la bouche, devient l'indice du *défaut de prudence* et de la *précipitation*.

« Le contour inférieur, depuis la lèvre inférieure jusqu'à l'extrémité du menton, promet un homme appliqué, ami de l'ordre.

« Le dessin de cette partie n'est pas tout à fait exact; car la lèvre inférieure est trop fortement prononcée, et l'enfoncement au-dessus du menton devrait rentrer un tant soit peu davantage; mais, tels que nous les voyons ici, ces traits annoncent dans l'original un caractère fixe, un esprit juste, et qui ne néglige point les plus petits détails, quoique, d'un autre côté, l'expression qu'ils produisent soit affaiblie et même énervée par l'allongement de toute cette section du visage et de celle qui avoisine le nez.

« Tout ce visage exprime un heureux abandon : il plane sans effort; il respire librement; il a un air de

gaieté franche; il est aux aguets. Mais nous convenons qu'il serait infiniment difficile de rassembler ces différens caractères dans une seule définition.

« Sans connaître l'original, et à juger de la silhouette par le manque total des lignes droites et tranchantes, et par les traits alongés du milieu, je dirais avec une pleine certitude que j'y aperçois beaucoup d'imagination, un sentiment vif et rapide, mais qui ne conserve pas long-temps les premières impressions; un esprit clair, qui cherche à s'instruire, et qui s'attache à l'analyse plutôt qu'aux recherches profondes; plus de jugement que de raison; un grand calme, avec beaucoup d'activité et de facilité. Cet homme, dirais-je encore, n'est pas fait pour le métier des armes, ni pour le travail du cabinet. Un rien l'opprime : laissez-le agir librement; il n'est que trop accablé déjà. Son imagination et sa sensibilité transforment un grain de sable en montagne; mais, grace à son élasticité naturelle, une montagne souvent ne lui pèse pas plus qu'un grain de sable.

« Lorsque la nature relâche les traits, l'art pour l'ordinaire les offre encore plus lâches dans l'imitation

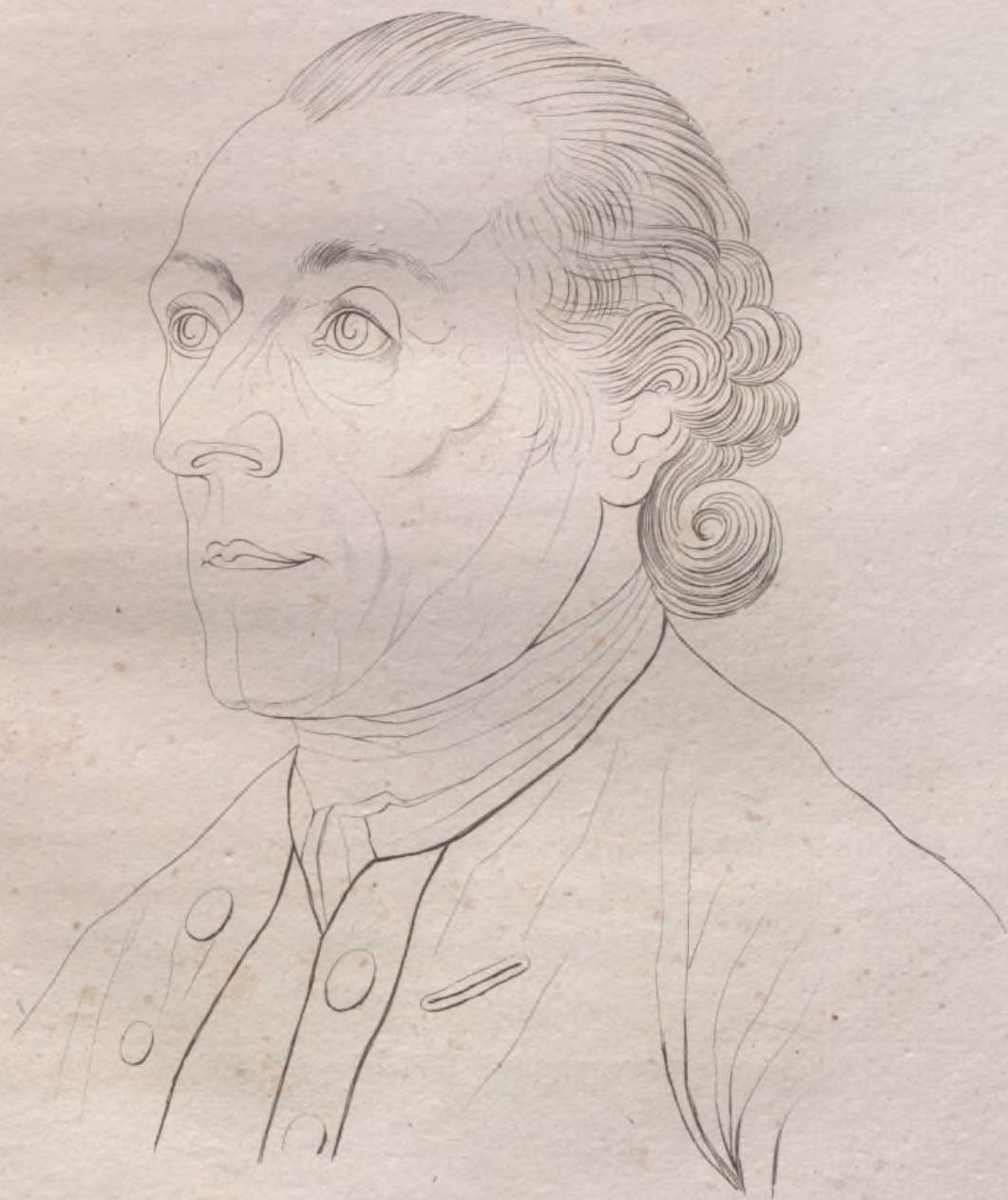


qu'il en fait; et de même aussi ce que la nature a resserré, l'art le resserre encore davantage. L'art ajoute ou retranche presque toujours; rarement observe-t-il les dimensions et les proportions que prescrit la nature.

« L'estampe ci-jointe en est une preuve. (*Voyez pl. 1.*) Elle présente l'image de celui dont nous venons de tracer le caractère, et dont on a déjà vu la silhouette. Vous l'aurez déjà deviné, c'est l'auteur même de cet ouvrage. L'esquisse de son caractère, faite par lui-même, est à peu près dans le cas de son portrait : elle en a le mérite et les défauts, c'est-à-dire, l'un et l'autre sont exacts à plusieurs égards, et à d'autres ils laissent encore beaucoup à désirer. L'original y est, à la vérité, très-reconnaissable, mais il s'en faut bien que la ressemblance soit parfaite. Le portrait est dessiné plus qu'en profil : il présente le visage un peu tourné en dehors, et par conséquent n'admet pas une comparaison exacte avec la silhouette.

« Il annonce plus de *sagesse* et de *pénétration*. Pourquoi? parce que l'angle au-dessous du nez est plus obtus. D'un autre côté, on retrouve dans cette image beaucoup moins d'*expression poétique*, parce que le

Pl. 31.



G. L.

mais elle est trop enfantine. L'os de l'œil est mieux prononcé ici, tandis que la surface du front manque de vérité. Tout est renforcé dans ce visage : c'est là plutôt un œil hagard, que l'œil attentif d'un observateur : avec un tel regard, on a plutôt l'air de suivre des visions que de s'attacher à des réalités. D'ailleurs, quoique cette estampe annonce dans l'original moins d'esprit que la précédente; quoiqu'on y remarque une teinte de froideur et même de fadeur, elle promet cependant un caractère doux et paisible, qui ne veut de mal à personne, qui n'est sujet ni à des caprices, ni à des emportemens; un caractère enfin, plutôt fait pour recevoir des impulsions que pour en donner. En général, ce portrait n'a pas les mêmes mœurs, le même goût, ni la même originalité que le premier.

Ce parallèle peut servir de leçon aux peintres en portrait, qui, la plupart du temps, s'appliquent à rendre fidèlement chaque trait séparé, sans se mettre en peine de l'effet que produira l'ensemble. Je les comparerais à ces auteurs, qui pour dépeindre un caractère moral, en copient plusieurs traits avec beaucoup de vérité, et composent ensuite un tout où il est impossible de

reconnaître l'original. Nous reprendrons bientôt ce sujet, et nous le traiterons en détail dans les fragmens sur le portrait.

« Mais, je le répète encore, pour bien étudier la physiognomonie, il faut revenir aux silhouettes. Choisissez-en pour cet effet de bien exactes; coupez-les de plusieurs lignes horizontales, perpendiculaires et obliques; puis cherchez les rapports de ces lignes; et, après un petit nombre d'essais faits avec soin, vous avancerez à pas de géant.

« Nous allons soumettre à cette épreuve un profil, par le moyen des lignes qui le partagent. (*Voyez pl. 2, fig. 1.*) Observez, en premier lieu, la déviation de la ligne (*aaa*), du parallélisme des lignes perpendiculaires (*iii* et *hhh*). Remarquez, en second lieu, l'angle que forme la ligne (*ddd*) avec la ligne (*aaa*), et principalement avec la section inférieure. Troisièmement, observez le triangle caractéristique qui résulte des lignes (*ddd*, *ff* et *hhh*); et faites attention sur-tout à la longueur et au rapport des deux côtés de l'angle droit (*h-e*), qui détermine la position du front. Quatrièmement, considérez la dis-

tance de la ligne horizontale (*eeee*), à celle qui traverse la pointe du nez (*ffff*); et finalement, la distance de cette dernière ligne à celle qui coupe le point milieu de la bouche (*ggg*).

« Analysez ainsi les profils qui diffèrent le plus entre eux, et vous serez étonné à quel point la nature est toujours fidèle, toujours vraie, et toujours régulière.

« Pour simplifier l'opération, il suffira de détacher le carré irrégulier qui fixe les extrémités du contour depuis la racine des cheveux. Appliquez ensuite, si toutefois vous connaissez à fond l'original de ce profil, appliquez, dis-je, ce carré sur un profil de la même grandeur, mais d'un caractère entièrement opposé; et, en rapportant la ligne perpendiculaire (*hhh*) à la même hauteur des cheveux du front, vous découvrirez les contrariétés et les contrastes les plus frappans. Votre surprise augmentera si vous répétez cet essai sur un profil dont le caractère connu tient le milieu entre les deux précédens.

« L'expérience deviendra encore plus aisée et plus simple, si vous la bornez au triangle qui détermine le haut du profil (*ddd, ff, hh*). On verra, et on

le croira à peine; combien la seule différence de trois côtés de ce triangle exprime de choses. »

TEL est le portrait que LAVATER a fait de lui-même, avec une grande impartialité.

Nous y joindrons le parallèle du peintre et de Diderot, par M. Meister, qui, malgré la grande différence d'opinions qui paraît séparer les deux termes de cette comparaison, a saisi entre eux des rapprochemens et des rapports très-remarquables.

« Le plus sensible de ces rapports, dit M. Meister, celui qui me fit trouver tant de charmes dans mes liaisons avec LAVATER et Diderot, fut le caractère d'enthousiasme et de bonté qui distinguait également leur ame et leur génie; tous deux ont beaucoup écrit, et tous deux eurent des talens très-supérieurs; tous deux eurent dans leur genre, une éloquence entraînant, originale; et surent se créer une langue analogue au caractère de leur imagination; tous deux, sans peut-être s'en douter eux-mêmes, eurent besoin de faire secte, et eurent les qualités les plus propres pour y réussir; tous deux avaient reçu de la nature l'avantage d'un extérieur plein de noblesse et d'intérêt; si l'un avait la plus belle tête de philosophe, celle de l'autre aurait pu servir de modèle pour la figure d'un apôtre. » (1)

---

(1) Parmi les portraits de LAVATER, ceux qui ont été gravés par *Lips* sont les plus estimés. Le portrait que nous avons placé dans cette nouvelle édition, est une copie fidèle, mais perfectionnée sous le rapport de l'expression, de celui qui se trouve dans l'édition in-4°, et dont LAVATER a donné l'interprétation physiognomonique. Plusieurs compatriotes de l'auteur ont été frappés de la ressemblance de ce portrait, et l'ont avoué avec un sentiment de surprise et d'admiration.

Si Diderot n'avait pas eu le malheur d'être athée, la sensibilité de son ame eût été plus variée et plus brillante; la suite de ses idées plus ferme, plus liée, plus étendue; il eût moins écrit sans doute; mais ses productions auraient eu plus de grandeur et plus de maturité. Il eût obtenu plus d'admiration, mais peut-être eût-il mérité moins de reconnaissance; le cours entier de sa vie eût été à la fois moins célèbre et moins utile.

Le théologien, comme le philosophe, pensait que l'existence de l'être suprême, et l'immortalité de l'ame ne pouvaient être établies par les méthodes du raisonnement; mais graces au secours du sentiment et d'une raison supérieure à toutes nos abstractions systématiques, d'une foi plus élevée encore, il n'en avait pas moins acquis la conviction la plus parfaite de ces vérités si consolantes, où le philosophe s'obstinait à voir uniquement l'abus sacrilège qu'en firent dans tous les temps, l'hypocrisie et l'ignorance, la tyrannie et l'esclavage, le fanatisme et la superstition.

L'un et l'autre aimèrent passionnément les beaux arts, et plusieurs de leurs écrits prouvent avec quelle sagacité l'un et l'autre en avaient médité les principes; mais tous deux ne cessèrent de porter dans leurs jugemens sur les productions de l'art, un esprit de système et des préventions de faveur; l'un jugeait de tous les tableaux en poète dramatique, et l'autre en observateur de la physionomie. Le philosophe et le théologien furent tourmentés du désir de propager les opinions qu'ils croyaient utiles aux hommes, mais bien plus encore du besoin de secourir l'indigence et de consoler le malheur. Lorsqu'il s'agissait d'arriver à ce dernier but, il n'en coûtait pas plus à l'athée de recourir aux hommes les plus dévots, qu'il n'en coûtait au pasteur de s'adresser aux mondains, aux incrédules les plus incrédules.

Si Diderot fut doué par la nature d'une plus grande force de tête et de talent, je crois que LAVATER le fut d'une plus grande puissance d'action et de volonté, d'une ame plus douce et plus ardente, plus énergique et plus expansive; mais chez l'un et l'autre il y eut peut-être une si grande surabondance de ressources et de moyens, que cet excès de richesse dut nuire à leur sage distribution, et les empêcha souvent d'en faire le choix le plus convenable et l'emploi le plus heureux.

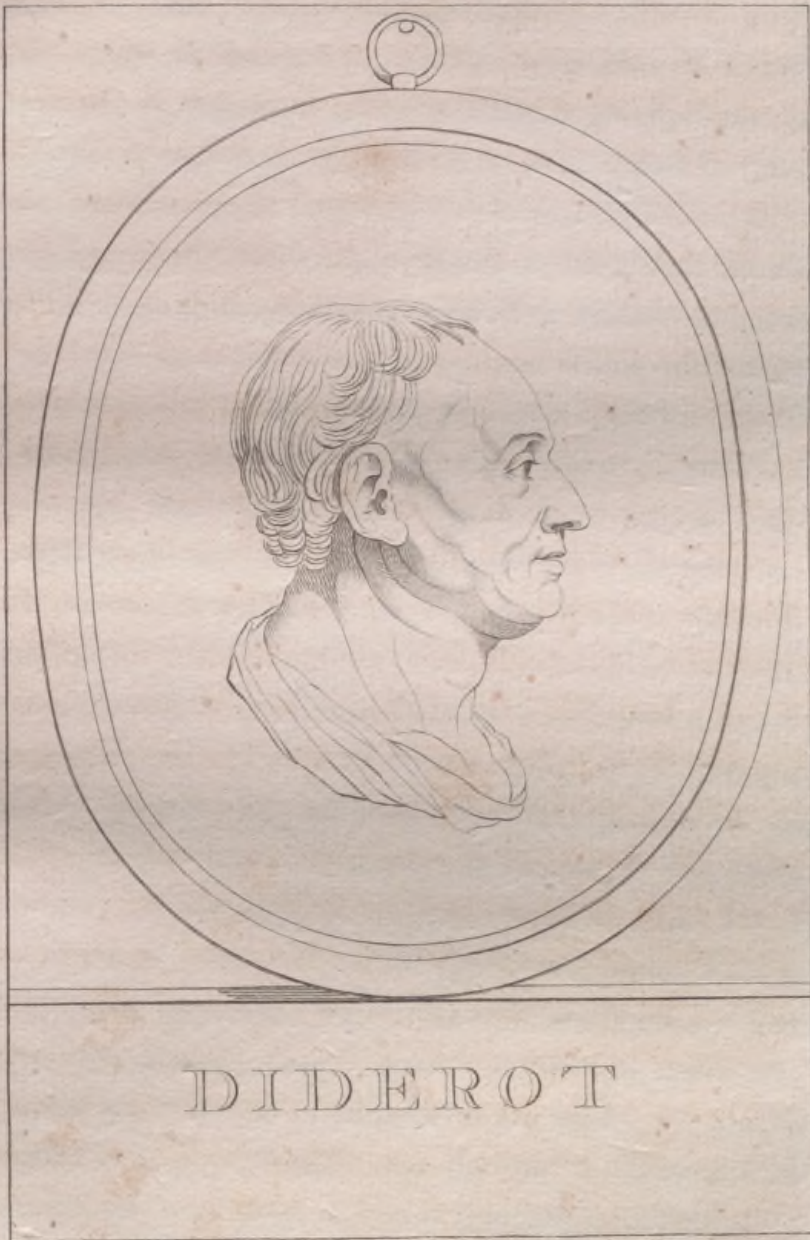
Ces rapports et ces différences qu'expose M. Meister dans ce parallèle, sont si frappans, que l'on en découvrirait peut-être une partie dans l'expression des portraits de Diderot et de LAVATER. C'est dans le dessein d'essayer cette comparaison, et d'exercer insensiblement nos lecteurs aux recherches physiognomoniques, que nous ajoutons ici, sous forme de supplément, un portrait fort ressemblant de Diderot; nous engageons le lecteur à comparer ce portrait avec celui de LAVATER; l'œil le moins exercé ne pourra méconnaître quelques-uns des rapports que M. Meister a remarqués, et sur-tout les différences.

Il est d'abord facile de voir, même en oubliant que l'on connaît le caractère moral des originaux de ces portraits, que l'ensemble de ces visages prévient, attire l'observateur, qu'il excite une douce sympathie, qu'il exprime un heureux abandon et une candeur originelle, que la sagacité et l'expérience n'ont pu altérer.

En voyant le premier, on dira peut-être, voilà un poète; en voyant le second, on dira sûrement, voilà un savant et un philosophe.

Ce que ces portraits ont de commun, ce sont principalement, 1<sup>o</sup> les contours doucement courbés, qui n'ont rien de tranchant, signe de franchise et de bonhomie; 2<sup>o</sup> l'absence des lignes droites, caractère d'une imagination vive, d'un sentiment prompt; mais peu durable,





DIDEROT



et d'une nature d'esprit moins propre à un travail régulier, qu'à des compositions isolées et à des ouvrages d'inspiration.

L'ensemble du visage de LAVATER, semble avoir plus de finesse que celui de Diderot; et cependant quelques traits isolés expriment le contraire; ainsi la lèvre supérieure qui avance un peu, dénote la franchise, la candeur; et l'étendue de l'espace qui se trouve entre cette lèvre et les narines, indique l'imprudence même, et une crédulité sans bornes.

La légère saillie de la bouche dans le portrait de Diderot annonce aussi beaucoup d'abandon, mais un peu de cynisme et une véhémence d'impulsion que la raison et la sagesse désapprouvent. L'œil de Diderot paraît avoir beaucoup plus d'expression; il est plus perçant; il embrasse un espace très-étendu. Son regard est le regard de la pensée. L'œil de LAVATER paraît moins sûr; il cherche, il hésite; il essaie peut-être une observation délicate et difficile; son regard a quelque chose de vague et d'incertain.

Dans LAVATER, le contour qui s'étend de la lèvre inférieure à l'extrémité du menton, caractérise l'amour de l'ordre, qu'on ne retrouve pas dans le portrait de Diderot. La différence des deux professions est d'ailleurs bien marquée dans ces deux portraits; la décence, la dignité du sacerdoce et l'habitude des observations physiognomoniques, ont donné à l'ensemble du visage de LAVATER un air de circonspection, de prudence et même de finesse qui contraste avec les traits particuliers, dont nous avons remarqué l'expression dans Diderot. Des habitudes différentes ont plutôt augmenté que diminué l'expansion de ses traits, qui font le caractère principal de la physionomie, qui donnent à l'ensemble du portrait un air si ouvert, exprimant si bien la franchise habituelle de la pensée et du sentiment.

Dans le discours préliminaire, placé à la tête de cette nouvelle édition,

Ses premiers succès dans la prédication et les lettres datent de sa plus grande jeunesse, et il fut peut-être encore plus redevable aux conseils du célèbre pasteur *Spalding*, chez lequel il fit une retraite de quelques mois, que Fénélon ne l'avait été aux instructions utiles du maître que nous avons nommé, et dont la postérité doit conserver le souvenir.

Fénélon et LAVATER se ressemblent d'ailleurs bien plus par les qualités du cœur et l'amabilité du caractère que par la nature des talens et la direction de l'esprit; tous deux cherchèrent moins à prouver la religion qu'à la faire aimer; tous deux embellirent la vertu de tout le charme du sentiment; ils en étendirent ainsi l'empire avec leur réputation, à laquelle les gens du monde se plurent à contribuer; et si l'on a dit dans le temps que Fénélon fut l'homme à la mode, *le Saint de la cour*; le même éloge pourrait convenir à LAVATER, que ses vertus et ses talens firent rechercher et aimer dans la société; que les étrangers les plus distingués visitaient continuellement, et qui voyagea lui-même, non seulement en Allemagne et en Suisse, mais dans plusieurs autres parties de l'Europe, principalement en Danemarck, où il séjourna assez long-temps chez son respectable ami, le comte de Bernstorff, premier ministre.

Mais, ce qui rapproche sur-tout Fénélon et LAVATER, c'est cette ame active que des vérités sévères et abstraites ne pouvaient satisfaire, qui voulait une croyance passionnée et l'union de la pensée et du sentiment, disposition d'esprit qui causa la même erreur, qui fit de l'auteur de *Télémaque* un élève de M<sup>me</sup> Guyon, un *mystique* affectueux, et de l'auteur des *Essais physiognomoniques*, un illuminé enthousiaste, et croyant aux thaumaturges de toute espèce, aux révélations et au commerce avec les intelligences. (1)

---

(1) Voyez la seconde partie de cette notice.

Ces rapprochemens entre LAVATER et Fénélon sont frappans , et souvent ils ont été remarqués. Ils sont indiqués dans les vers suivans mis au bas de l'un de ses portraits , dessiné par Lips , et placé dans l'Almanach Américain à la tête de l'excellente notice que M. Meister a publiée.

A la cour de Louis c'eût été Fénélon ,  
Platon dans le lycée, et saint Jean dans Sion.  
Tes feux , amour divin, nourrissent son génie,  
Tes mêmes feux , hélas ! ont consumé sa vie.

L'auteur du Tableau de Paris après avoir long-temps considéré LAVATER , et reconnu la bonté céleste, la philanthropie fervente qui animait tout son être, lui dit : Si je ne savais pas que Fénélon a été un saint évêque, je vous croirais descendu de lui en ligne directe; éolge touchant, mérité, et auquel le vénérable pasteur de Zurich avoua qu'il était plus sensible qu'à tous les témoignages de bienveillance et de considération dont jusqu'alors on l'avait honoré.

Plusieurs personnes ont cru même découvrir quelque ressemblance entre la physionomie de LAVATER et celle de Fénélon. M<sup>me</sup> de Stael , se promenant un jour avec lui, M. \*\*\* et une dame allemande très-célèbre, s'arrêta tout à coup, et s'écria, avec une surprise mêlée d'enthousiasme : « Comme notre cher LAVATER ressemble à Fénélon ! ce sont ses traits, son air, sa physionomie : c'est véritablement Fénélon ; mais, ajouta-t-elle, *Fénélon un peu Suisse*. Plusieurs autres personnes, dont l'opinion est une autorité, ont aussi été frappées de l'analogie des caractères de Fénélon et de LAVATER. On nous a assuré que l'un de nos littérateurs les plus éclairés, M. Suard, parlait souvent de cette ressemblance.

M. Ramond, dans les notes qu'il a jointes à sa traduction du Voyage de W. Coxe en Suisse, s'exprime ainsi sur le caractère aimable de

